

Woodford et de leurs aimables enfants. J'en conserve un souvenir d'autant plus précieux que j'eus affaire plus tard à un autre gouverneur dont je n'eus guère à me louer. — De Gibraltar à Tanger, la ville marocaine que je devais canonner quelques années plus tard, mais où je ne combattis cette fois que les sangliers, sous la direction de cet admirable chasseur, M. Drummond Hay. La beauté des yeux, des carnations, des costumes des filles juives de Tanger me charma, mais ne chassa pas de mon cœur une certaine mélancolie, qui me suivait depuis mon nouvel embarquement, pendant les longs quarts de nuit, comme au milieu des distractions des relâches. Je pensais à Elle ! Il y a toujours une : *Elle*, quand on a vingt ans. Après Tanger, le vaisseau s'arrêta à Sainte-Croix de Ténériffe pour faire de l'eau, et pendant cette opération, j'organisai, avec mon camarade Rigaud de Genouilly, un des lieutenants de vaisseau du bord, une ascension scientifique au fameux Pic de Ténériffe, haut de 3 710 mètres où mon professeur Pouillet m'avait prié de faire quelques observations. Après deux jours de grimpe et une nuit de bivouac, à une grande hauteur, nous n'étions plus qu'à cent ou deux cents mètres du sommet lorsque nous fûmes rejoints par un messenger apportant l'ordre du commandant de revenir en toute hâte. Un aviso avait mouillé à Sainte-Croix, annonçant que, par suite de complications extérieures, une escadre française était envoyée à Tunis et probablement en Orient. *L'Hercule* devait la rallier immédiatement. Nous dégrin-

IV

1837-1838



Après les fêtes du mariage, je retournai à la mer, toujours comme lieutenant de vaisseau, à bord de *l'Hercule*, de cent canons : capitaine Casy. — Capitaine provençal, maistrance provençale, équipage provençal ; sauf quelques officiers, tous provençaux. Au bout de huit jours je me surpris à parler avec l'accent ! En route pour l'Amérique du Sud. Première relâche : Gibraltar et accueil des plus aimables du gouverneur, Sir Alexander Woodford, de lady

golâmes de la montagne avec enthousiasme à la pensée que nous allions peut-être tirer le canon et après vingt jours de traversée employés en exercices militaires de toute sorte, nous jetâmes l'ancre dans la baie de Tunis pour y recevoir un seau d'eau froide sur la tête. Les complications sur lesquelles nous avions bâti tout un échafaudage de dangers et de gloire sont évanouies ; l'escadre que nous devions rejoindre s'en est allée ; un ordre nous attend : celui de reprendre notre campagne interrompue et de remettre le cap sur l'Amérique du Sud.

Comme nouvelle, on nous annonce que l'expédition qui doit aller à Constantine venger l'échec de l'an passé s'organise à Bône et que mon frère Nemours y commande une brigade. Justement mon gros vaisseau doit se ravitailler en Algérie et je supplie le commandant qui a carte blanche de toucher à Bône pour me permettre d'embrasser mon frère. La traversée de Tunis à Bône, retardée par des calmes est longue et quand nous arrivons, j'apprends à mon grand regret que l'expédition est partie. Mais une petite colonne se forme pour la rejoindre et doit se mettre en marche le lendemain. A cette annonce je me précipite chez le commandant et appelant à mon aide toutes les ressources de la persuasion, toutes les finesses de la diplomatie, je m'efforce de le convaincre que j'ai le temps, pendant un ravitaillement où je ne lui suis bon à rien, d'aller faire une pointe à l'armée expéditionnaire et d'en revenir ; que si le roi, mon père, me savait ici, amené par le hasard,

il trouverait très mauvais que je tournasse le dos à une entreprise où il s'agissait de venger l'honneur national. Il n'y avait pas de télégraphe en ce temps-là et je fis si bien que j'obtins l'autorisation désirée. En vingt-quatre heures, de marin je devins soldat et partis équipé, monté et faisant de nouveaux rêves de gloire destinés aux mêmes déceptions, déceptions partagés par nombre d'officiers du génie, d'artillerie et trois officiers prussiens, MM. de Willisen¹, de Noville et Oelrichs, arrivés trop tard pour prendre part à l'expédition et qui cherchaient comme moi à la rejoindre.

Que dire de la marche sur Constantine de la colonne dont je faisais partie ? Elle dura douze jours de temps épouvantable, pendant lesquels aucune misère ne nous fut épargnée : pluies torrentielles, rivières débordées, neiges, hommes morts de froid, trainards dont on entendait les cris, au secours desquels on courait pour les trouver décapités, et enfin terrible choléra, apporté de France par un des régiments de la colonne. En plus nous eûmes le tourment moral d'être arrêtés longtemps au pied d'une montagne, le Raz el Akbah, si détrempée, que même en triplant les attelages, ni canon ni voiture ne pouvaient la franchir, entendant le canon de la batterie de brèche de Constantine sans pouvoir y courir. Un de

1. M. de Willisen, aide de camp du prince de Prusse, depuis empereur Guillaume, a commandé en chef l'armée du Holstein.

ces jours d'arrêt, comme consolation, le médecin major nous salua ainsi, pendant que nous déjeunions : « Une mauvaise nouvelle, messieurs, nous venons de nous apercevoir que depuis vingt-quatre heures, les fosses de l'hôpital des cholériques (un misérable gourbis) ont crevé dans la source dont nous buvons l'eau. — S. N. de D., docteur, vous auriez bien pu garder cela pour vous!!! » fut l'exclamation universelle. Au milieu de ces souffrances, de ces misères physiques et morales, jamais le courage, le ressort, l'entrain, la gaité même de nos soldats, ne se démentirent un seul instant. Je ne les avais jamais vus dans de semblables épreuves et les trouvai absolument admirables. Admirables aussi leurs officiers : le dévouement en personne. Un jour que le détachement d'arrière-garde était resté un peu loin du gros de la colonne, il se vit arrêté par un torrent impétueux qu'une pluie diluvienne faisait grossir à vue d'œil. Les premiers soldats qui essayèrent de passer furent entraînés, roulés et repêchés avec peine. Sans hésiter, alors, tous les officiers se jetèrent à l'eau, bien qu'ils en eussent jusqu'aux épaules, et se tenant par les bras, firent comme un barrage vivant, au-dessus duquel ils firent passer le détachement. Et cela fut fait si simplement ! Soldats, marins, français de toute classe ! Quelle admirable race quand l'esprit de hiérarchie, de discipline leur inculque le sentiment du devoir !

Nous aperçûmes enfin Constantine, puis un gros de cavalerie, le 3^e chasseurs d'Afrique, envoyé à

notre rencontre, et un officier détaché en avant, nous apprit que la place était prise d'assaut depuis trois jours et que le général en chef, comte de Damrémont, avait été coupé en deux par un boulet, pendant qu'il causait avec mon frère Nemours. Bientôt, montant au galop au Coudiat-Ati, j'embrasai cet excellent frère qui avait eu une conduite si vaillante pendant toute la campagne. Il était en train de passer en revue la brave petite armée ; nous achevâmes la revue ensemble. Puis il me regarda de la tête aux pieds, et le frère faisant place au soldat exact, il me dit : « Tu ne peux pas rester comme cela, tu as une autre tenue à mettre ? — Hélas non ! », lui répondis-je, en jetant un coup d'œil humilié sur ma veste ronde, mon pantalon, basané avec un morceau de caoutchouc, et mon chapeau de paille, recouvert d'une toile cirée, tout cela peu embelli par les bivouacs boueux. Je n'avais de militaire que mon sabre et mes épaulettes de lieutenant de vaisseau. Mais on me confectionna un képi, un enseigne de vaisseau venu avec moi, Fabre Lamaurelle, me prêta son habit et je devins présentable.

Grande émotion à la vue de la brèche, et mon premier soin fut d'y monter. Qu'on se figure l'aspect des démolitions, du percement d'une rue de Paris, et on aura une idée du tableau que présentait le sommet de la brèche. Un chaos, fait par le boulet, les explosions et sans issue apparente ; le sol, une moraine de glacier, semée de képis, d'épaulettes, de

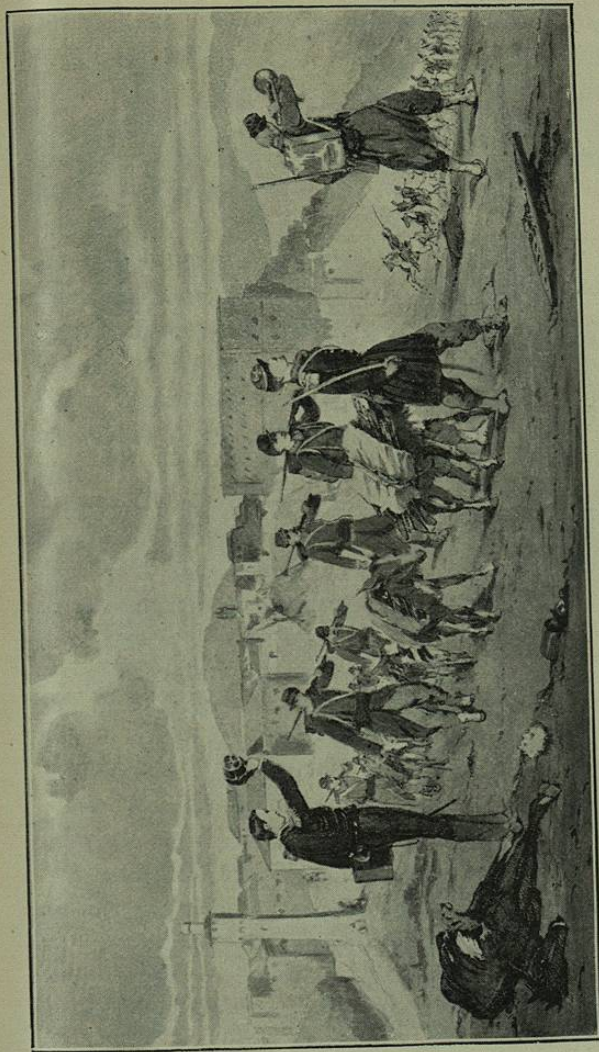
débris humains. Près d'une grosse pierre, un soldat du 2^e léger est en faction. « Pourquoi êtes-vous là ? — Vous voyez ce bout de capote bleue dans ce trou ; le commandant est écrasé là-dessous, et ces baïonnettes qui sortent des plâtras, c'est le peloton qui le suivait ; l'explosion les a enterrés. » Terrible épreuve que cette explosion pour des colonnes d'assaut dispersées dans ce dédale de démolitions, de ruelles barricadées et fusillées de toutes parts par un ennemi invisible. Mais rien ne découragea une minute nos vaillants soldats ! On me raconta qu'au moment de la catastrophe l'état-major qui écoutait d'une oreille anxieuse la marche du combat que les yeux ne pouvaient distinguer, voyant le nuage d'éruption envelopper les alentours de la brèche et des centaines de blessés, de brûlés, d'estropiés la redescendre, crut la partie perdue, l'assaut repoussé. Lamoricière, le commandant de la première colonne d'assaut, était rapporté aveugle, et à la surprise générale, on voyait revenir aussi le commandant de la deuxième colonne, le colonel Combes. Il s'avança, l'épée à la main, vers le général en chef, dont la figure prit une expression d'étonnement puis de colère, à la vue de ce commandant abandonnant son poste. Celui-ci, sans se troubler, lui rendit compte, en quelques paroles brèves, de l'état du combat, de sa confiance dans le succès et finit par ces mots : « Ce sera une journée glorieuse de plus pour la France, et pour ceux qui en verront la fin. » Il salua, chancela ; il était mort ! Rien en

lui n'avait trahi qu'il fût mortellement frappé. En écoutant ce récit, je demandai au général Vallée : « Mais, mon général, si l'assaut avait été repoussé, qu'auriez-vous fait ? — Nous aurions recommencé. » En disant cela, il pinçait ses lèvres avec une expression effroyablement dure, qui, jointe à sa petite taille, lui avait fait donner à l'armée le sobriquet du Petit Louis XI, et un officier placé derrière moi, qui avait entendu la demande et la réponse, ajouta tout bas : « Et il avait pris ses précautions. — Comment ? — Quand la veille de l'assaut on lui a rendu compte que les munitions d'artillerie étaient épuisées, il a ordonné de réserver une salve pour les canons de la batterie de brèche. — Eh bien ? — Vous ne comprenez pas ! C'était pour tirer sur les colonnes d'assaut si elles étaient tentées de reculer. Il l'avait déjà fait une fois, en Espagne, au siège de Tarragone. »

Autre décor de guerre à l'extrémité de la ville opposée à la brèche, à la Kasbah : pendant l'assaut toute la population musulmane non combattante s'y était réfugiée, pressée, entassée, jusqu'au bord du rempart qui couronne les précipices du Rummel, et soit effacement, soit poussée de la foule, une cascade humaine tomba du rempart sur les rochers et les terrasses du précipice. Des monceaux de cadavres d'hommes, d'enfants, de femmes surtout y étaient accrochés ; sur un de ces tas, un vieil Arabe à barbe blanche retournait un à un les morts, cherchant sans doute quelque être chéri.

N'ayant pas d'emploi dans l'armée, ne pouvant me reposer sur des lauriers que je n'avais pas cueillis, je passai mon temps à dessiner. Je commençai naturellement par la brèche et m'installai pour cela à côté d'une tête coupée qui gisait sur le sol et d'un cheval mort, dont un chien errant s'était fait une niche en lui crevant le ventre. Pendant que je dessinais j'entends un clairon sonner la marche et je le vois déboucher de la porte de la brèche. Derrière lui un sous-lieutenant, le sabre à la main, puis au lieu de troupe, une file d'ânes chargés, escortés par une dizaine de zéphirs. N'y comprenant rien, je vais au clairon et l'interrompant, je lui demande pourquoi il sonne. « Mais, me répondit-il en se dandinant son clairon sur la cuisse, c'est la compagnie franche, de Bougie qui rentre au corps. — Comment ? — Ce sont les fusils sur ces ânes ; tous tués à l'assaut ; il ne reste que nous. » Il reprit sa sonnerie, les ânes passèrent ; j'ôtai mon képi.

Le bey de Constantine, confiant dans l'impenetrabilité de sa ville, y avait laissé son harem, et ce harem était renfermé dans le palais, devenu le quartier général, où je demeurais avec Nemours, Bien entendu le harem me fournit les sujets de nombreux dessins disparus, malheureusement pour moi, dans le sac des Tuileries, le 24 février 1848. Sur une des cours, plantée d'orangers et de roses, entourée des élégantes galeries mauresques du palais du bey, s'ouvrait une petite porte dont on avait confié la garde à la vivandière du 47^e et à un maréchal des



N^o 45. — CONSTANTINE APRÈS L'ASSAUT. — Retour au corps de la compagnie franche de Bougie.

logis de spahis, nommé Bel-Kassem. C'était la porte du harem ; elle donnait accès à plusieurs cours entourées de galeries au rez-de-chaussée et au premier, sur lesquelles s'ouvraient de grandes chambres, toutes tapissées de divans, de coussins, et garnies

d'étagères sur lesquelles était entassée une foule d'objets, de bibelots, d'étoffes surtout, principalement des pièces d'étoffes de soie. Les femmes, il y en avait plus de deux cents, passaient leur existence jour et nuit, accroupies ou couchées sur les coussins de ces salles, divisées par catégories. Les négresses, qui étaient en grande majorité, occupaient deux cours, et de ces cours sortait une odeur fétide qui

empoisonnait tout le palais du bey, quand le vent soufflait de ce côté. Les blanches et les jaunes habitaient ensemble ; toutes portaient le costume arabe, avec plus ou moins d'ornements et parmi elles se trouvaient quelques jolies femmes dont deux Grecques, et une Mauresque réellement belle nommée Ayescha. Je fis son portrait et aussi celui de l'eunuque en chef, un nègre grisonnant, à l'œil hypocrite, tout emmitoufflé dans des haïcks très fins qui ne laissaient paraître que son museau et des jambes entièrement



privées de mollets. La séance aurait fait un joli tableau : moi dessinant, avec ces dames du harem penchées sur mon dos, suivant le travail, et le nègre posant et pestant de poser, pendant qu'Ayescha allait et venait et lui prodiguait des caresses extraordinaires pour le faire tenir sage.



Un soir, le général Vallée se fit donner une fête au harem : grande illumination, chants, musique avec tambours de basque et danse du ventre. Parmi les assistants se trouvait le général de Caraman, commandant l'artillerie. En sortant, le choléra le prend, et à six heures du matin il était mort. Ainsi va le monde.

La présence du harem donna lieu à quelques aventures : une belle nuit, quand tout dormait, deux officiers de zéphirs de garde eurent l'idée d'aller frapper à la porte et furent joyeusement surpris d'entendre la voix douce de la bienveillante cantinière répondre : « Est-ce vous ? — Parbleu ! » Et la porte s'ouvrit ; mais deux minutes n'étaient pas écoulées qu'un affreux bacchanal fait des cris perçants de deux cents femmes réveillait tout le quartier général et nos deux zéphirs, se sauvant à toutes jambes au poste, faisaient prendre les armes. Cette alerte, d'autres peut-être, jointes à la peste venant du quartier des négresses, firent prendre la résolution de se défaire de tout ce bétail humain et de le répartir chez les plus imposés de la commune musulmane. J'allai voir le départ

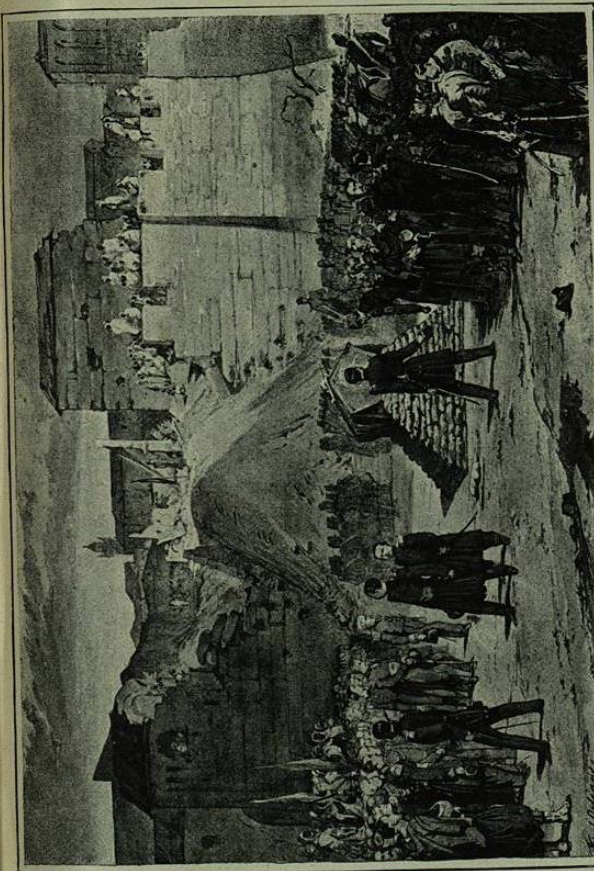
auquel présidait un chef d'escadron d'état-major, assisté d'un détachement de zéphirs. Les femmes, prévenues la veille avaient été autorisées à emporter ce qu'elles pourraient avoir sur elles ou porter à la main. Aussi avaient-elles passé la nuit à enrouler autour de leur taille autant d'étoffes précieuses qu'elles avaient pu supporter et se trouvait-on en présence de ballons, de citrouilles humaines monstrueuses. A peine pouvaient-elles marcher, soutenues par les zéphirs. Mais le passage de la porte fut plus laborieux. Quelques-unes tirées par-devant, poussées par derrière, furent projetées comme le bouchon d'une bouteille de champagne ; d'autres, ne pouvant pas passer du tout, furent confiées aux zéphirs pour être réduites au calibre voulu, le tout avec accompagnement d'exclamations et d'objurgations de toute nature.



Pour passer du harem à des sujets plus sérieux, j'assistai, le 18 octobre, aux funérailles que l'armée fit au comte Damrémont ; elles furent émouvantes. A quelque cent mètres du lieu où il avait été tué, au pied de la brèche, on avait construit, en sacs à terre,

un cénotaphe supportant le cercueil sur lequel on avait jeté le manteau de général et placé son épée, ainsi que son chapeau à plumes blanches. Le temps s'était mis en deuil pour l'occasion, il faisait très sombre ; toute la population arabe assistait accroupie sur les murailles. Au haut de la brèche était planté le drapeau du 47^e. En bas les tambours des zouaves faisaient entendre le roulement funèbre et des détachements d'infanterie exécutaient des feux de peloton pendant que les corps d'officiers venaient s'incliner une dernière fois devant les restes de leur ancien général. Et quels corps d'officiers ! Que d'hommes d'avenir dans leurs rangs, où sans parler des chefs on comptait les capitaines Niel, Canrobert, Mac-Mahon, Saint-Arnault, Lebœuf, Ladmirault, Morris, Leflô et tant d'autres.

L'armée quitta Constantine en deux détachements. Je revins avec le second qui escortait le général en chef malade et un immense convoi de fiévreux, d'écloués de toute sorte. Triste retour où la colonne, décimée par le choléra, joncha sa route de cadavres. On voyait à chaque instant les soldats jeter leurs armes et se tordre dans d'affreuses convulsions ; mon frère, qui commandait l'arrière-garde, n'était occupé qu'à faire ramasser ces malheureux et les faire attacher sur des cacolets. On les versait ensuite dans les voitures du convoi, déjà encombrées, où ils mouraient comme des mouches, et sitôt morts, les occupants de chaque voiture réunissaient leurs efforts pour les jeter par-dessus bord. Chaque matin, au départ du



1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19

1. Willisen, officier prussien. 2. De Chambry, porte-fantion. 3. De Mac-Mahon, cap. 4. De Chabannes la Pallice, lieutenant-col. 5. Boyer, Gal de brigade. 6. De Courtois d'Urbal, cap. 7. De Rohaut de Fleury, Gal. 8. Prince de Joinville, lieutenant de vaisseau. 9. Duc de Nemours, Gal. 10. Comte Vallée, Gal en chef. 11. De Ladmirault, cap. de zouaves. 12. Canrobert adjudant-maj. du 47^e. 13. Drapeau du 47^e sur la brèche. 14. De Bedeau, chef de bat. 15. De Saint-Arnault, cap. de la légion étrangère. — 16. Leflô, cap. du 2^e léger. 17. Niel, capit. du génie. 18. Lebœuf, cap. d'artillerie. 19. Morris, cap. du 3^e chasseurs d'Afrique.

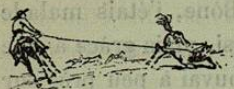
No 16. — CONSTANTINE. — Funérailles du général en chef comte de Damrémont, tué par un boulet.

convoi, c'était une ligne de cadavres qui marquait la place occupée pendant la nuit par les voitures. Une section du génie les recouvrait d'un peu de terre, mais nous étions à peine partis que les Arabes arrivaient au galop de partout, les déterraient et les dépouillaient.

Quand la colonne atteignit Bône, j'étais malade moi-même, la fièvre m'avait saisi, mais grâce à une médication énergique, je me trouvai à peu près sur pied, quand je rejoignis mon vaisseau à Alger. Il reprit presque aussitôt la mer ; j'eus une rechute au Sénégal, mais la traversée de l'Océan me remit complètement et j'étais entièrement à flot quand nous atteignîmes les côtes de l'Amérique du Sud. Rio de Janeiro fut notre première relâche. Inutile de parler du magnifique tableau présenté par sa baie, tableau si souvent décrit par tous les voyageurs. Ce fut pendant cette relâche que je vis pour la première fois la jeune princesse qui devait devenir plus tard la princesse de Joinville et être la compagne dévouée de ma vie.

Pendant cette relâche également, je fis un voyage à Minas, le pays des mines d'or : longue expédition à dos de mulet à travers les splendeurs et la monotonie des forêts vierges. Une de ces mines, celle de Gongo-Soco que je visitai était exploitée à l'aide de quatre cents esclaves par une compagnie anglaise qui en tirait d'énormes bénéfices. J'y descendis et sous la direction de mineurs du Cornwall, je m'es-
crimai avec le pic et réussis à retirer des pépites

grosses comme mon petit doigt. Le filon étant en grande partie composé de manganèse, nous sortimes de la mine entièrement noirs, mais un détachement de négresses vint aussitôt nous blanchir. Une autre course, faite dans les Campos, m'initia à un genre de



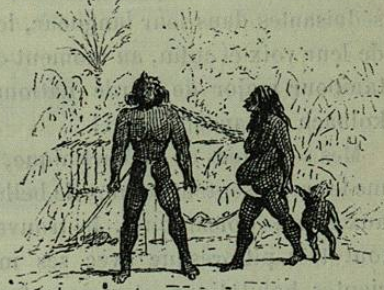
sport nouveau pour moi, la chasse des chevaux sauvages au *lasso*. Après avoir admiré l'adresse extraordinaire des *camperos* à cet exercice, je m'y essayai à mon tour avec quelque succès. On s'y passionne.

Pour clore notre séjour à Rio, nous donnâmes un bal à bord du vaisseau, à l'empereur, à sa famille et aux sociétés brésiliennes et étrangères. Vers la fin de la fête, je lâchai dans la salle du bal un jeune lion qu'on m'avait donné au Sénégal et son apparition jeta un certain trouble dans les figures du cotillon.

De Rio, l'*Hercule* visita successivement la Guyane, la Martinique, la Guadeloupe. La Guyane, avec ses côtes basses, garnies de palétuviers, semblables à des arbres écarlates, tant ils étaient couverts d'ibis rouges ! Rien de riant comme la rivière de Cayenne et la jolie ville qui s'élève sur ses bords. Ses maisons en bois sont toutes séparées par des jardins où la végétation tropicale déploie une puissance et une variété incomparables. A côté d'énormes calebassiers, de fromagiers, de palmiers gigantesques, d'espèces les plus diverses, l'arbre à pain, l'arbre du voyageur à l'immense éventail et toute une flore éclatante

offrent aux yeux le bouquet le plus pittoresque. Si la rivière de Cayenne est charmante, les autres cours d'eau du delta guyanais, véritables fleuves encaissés dans les murailles sombres d'épaisses forêts sont d'un aspect plus sévère. Mais ces forêts peuplées de bêtes de toute sorte, surtout d'un nombre infini d'oiseaux au plumage le plus varié, le plus étincelant, ont dans leur splendeur l'attrait irrésistible de la vie sauvage.

Je remontai plusieurs de ces rivières, l'Approuague, la rivière de Mana, et visitai les *carbets* (villages) de quelques peuplades indiennes, les Norags, les Galibis, ces derniers encore à cette époque entièrement sauvages armés d'arcs et de flèches et faisant le feu en



frottant deux morceaux de bois, opération que je leur vis faire. — Hommes et femmes à peau rouge, yeux chinois, cheveux lisses teints en *rocou*, une espèce de garance, n'avaient pour tout vêtement qu'un petit linge d'hôpital passé entre les jambes. Les femmes étaient particulièrement horribles, presque toutes avaient de gros ventres qu'elles soutenaient de la main, comme les guenons quand elles sont pleines, et toutes avaient des espèces de brace-